

«Je constate que la Shoah suscite désormais une forme de lassitude»

Mémoire Pour la nouvelle génération, la Shoah deviendrait «un vague chapitre à caser entre la dynastie des Wisigoths et l'explosion d'Internet». Petite-fille de rescapé, Nathalie Skowronek estime que c'est inévitable.

Michel Audétat

michel.audetat@lematindimanche.ch

C'est un petit livre. A peine 50 pages d'une prose acérée qui dit des choses troublantes. Et si, en dépit des commémorations comme celle de la libération de Buchenwald qui a eu lieu hier, la mémoire de la Shoah entraine dans une ère nouvelle? Le temps passant, les rescapés disparaissant, une «entreprise de désacralisation» serait en route. Elle-même petite-fille de déporté, Nathalie Skowronek défend cette thèse dans «La Shoah de Monsieur Durand».



Nathalie Skowronek
Ecrivaine belge née à Bruxelles, en 1973.
Vient de publier «La Shoah de Monsieur Durand».

Vous publiez «La Shoah de Monsieur Durand» qui succède à «Max, en apparence»: un livre dans lequel vous retracez le parcours de votre grand-père rescapé des camps. De ce livre paru en 2013, vous écrivez aujourd'hui «qu'il arrivait trop tard». Pourquoi?

Avec «Max, en apparence», je voulais remonter vers l'histoire de mon grand-père et tenter de comprendre ce que la Shoah avait laissé comme traces sur les générations suivantes. J'ai interrogé mon grand-père quand il était encore en vie. J'ai lu des livres, vu des films, recueilli des témoignages, accumulé des matériaux qui ont nourri mon propre livre. A sa parution, il a été bien reçu, là n'est pas le problème. C'est plutôt que j'ai éprouvé à ce moment-là le sentiment d'appartenir à un monde qui n'existait plus. Dans le monde qui était le mien, le souvenir et les effets de la Shoah constituaient un système de référence. On s'était construit avec elle ou contre elle. C'était un événement au cœur de nos pensées. Celles des familles juives, bien sûr. Mais pas seulement: l'Europe, elle aussi, s'était construite autour de cet événement. Tout à coup, j'ai eu la sensation que ce noyau brûlant, au fond, ne brûlait plus tant que ça. J'étais entrée dans un monde nouveau qui m'écoutait, oui, mais d'une oreille un peu polie. Et un peu fatiguée.

Il y a une lassitude de la Shoah?

Il y a le sentiment qu'on connaît ça. Qu'on a fait le tour de la question, le tour de la mémoire. Je constate effectivement une forme de lassitude ou de désintérêt à laquelle se mêle parfois un peu d'arrogance. Cela provient du fait que les survivants disparaissent et ne peuvent donc plus être les gardiens de la mémoire. Une espèce de relâchement s'est installée.

Sur quoi se fonde votre diagnostic selon lequel la mémoire de la Shoah entrerait dans une ère nouvelle?

Je ne suis pas historienne, ni sociologue, ni psychologue. Je regarde cela en écrivain, avec mes propres outils, en étant convaincue que la littérature dit réellement ce qu'est la société. Or je vois arriver des livres d'un genre nouveau qui se permettent des choses sinon impossibles, du moins très mal vues il y a dix ou vingt ans. Il existait ainsi un grand



Des enfants juifs polonais photographiés et numérotés par les nazis juste après leur arrivée à Auschwitz. Keystone

tés avec la Shoah en l'envisageant avec moins de gravité et de commisération. Septante ans sont nécessaires pour qu'une œuvre tombe dans le domaine public. Aujourd'hui, septante ans après sa fin, la Shoah tombe elle aussi dans le domaine public. Ce qui s'achève, c'est l'ère où elle tétanisait. Toutes les règles et tous les interdits qui codifiaient la façon d'approcher la Shoah sont en train de se déliter. Plus de chasse gardée: tout le monde peut désormais se l'approprier. Elle est devenue «la Shoah de Monsieur Durand».

Vous écrivez que la Shoah devient, pour les nouvelles générations, «un vague chapitre à caser entre la dynastie des Wisigoths et l'explosion d'Internet». Doit-on vraiment se résigner, sans résister, à l'idée qu'elle ne sera bientôt plus que cela?
Ma lecture du phénomène n'est pas morale. Je ne me demande pas si c'est bien ou mal, bon ou non. Je constate simplement

«J'y étais.» La mémoire de la Shoah va continuer à se transmettre, mais ce ne sera plus la parole incarnée que j'ai entendue dans la bouche de mon grand-père. Elle n'aura donc plus la même charge. Et c'est inévitable. On va tous entrer dans cette histoire nouvelle.

Vous acceptez donc le risque d'une banalisation de la Shoah?

Mon idée n'est pas d'aller vers un effacement du souvenir. Pas plus que je n'entends banaliser un événement qui ne doit pas l'être. Ma position est donc un peu ambivalente. Car, d'un autre côté, cette transformation m'apparaît aussi comme une libération. La Shoah est un fardeau pour la troisième génération, la mienne, qui s'est donné pour mission d'en transmettre la mémoire et de la pérenniser. Parfois même jusqu'à l'excès. Il y a là une responsabilité, mais aussi une charge à la fois très lourde et un peu paradoxale. Parce que ce drame-là, les petits-enfants en ont supporté certains effets, mais ne l'ont pas vécu. La souffrance et l'horreur

comme Dieudonné ou Alain Soral, n'hésitent déjà plus à dire que «les juifs nous gonflent avec leur Shoah»...

C'est vrai, en disant cette lourdeur de la Shoah pour la troisième génération et sans doute aussi pour les suivantes, je suis consciente de donner à manger aux loups. Si j'ai écrit ce livre malgré tout, c'est que je me fie à la ligne fixée par George Orwell quand il avait écrit son «Hommage à la Catalogne» durant la guerre d'Espagne. A ce moment-là, en 1938, il était engagé dans le POUM et il a choisi de rendre compte des dérives du stalinisme au risque d'affaiblir son propre camp. Aurait-il dû se taire? Pour ma part, j'ai voulu dire ce que j'avais à dire sans chercher la polémique en dressant les uns contre les autres. J'essaie simplement de mettre les cartes sur la table. Si l'on veut avancer en connaissance de cause, il faut prendre le risque de nommer les choses. ●

«Toutes les règles et tous les interdits qui codifiaient la façon d'approcher la Shoah